

La perfectibilité chez Condorcet

intention de Charles Coutel

(Cet article figure dans le second volume des Oeuvres de Condorcet sur l'Instruction publique, Edilig, Paris 1989).

« En somme à l'idée du Progrès répondit l'idée de la malédiction du Progrès ; ce qui fit deux lieux communs ».

Paul VALÉRY, *Propos sur le Progrès*, 1929.

Une curieuse référence

Il y a dans *l'Esquisse* un passage très curieux où Condorcet attribue à Turgot la paternité d'un concept que la tradition philosophique a attribué... à Rousseau : le concept de **perfectibilité (1)**. Or, il n'y a pas explicitement de concept de perfectibilité chez Turgot mais bien un concept de progrès continu et linéaire. On lit, en effet, dans le *Tableau philosophique des Progrès successifs de l'esprit humain* prononcé le 11 décembre 1750 par Turgot dans lequel l'auteur voulait clairement rendre hommage à Bossuet - mais en remplaçant les vues théocratiques de ce dernier par une théorie du progrès constant de l'humanité **(2)** (page 42 de l'édition Calmann-Lévy 1970) : « (...) **La masse totale du genre humain par des alternatives de calme et d'agitation, de biens et de maux, marche toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande.** »

Le concept de progrès cumulatif et linéaire chez Turgot inclut d'emblée la vision d'une humanité cheminant vers un avenir meilleur; ce plan prévu d'avance, « laïcise » chez Turgot le « plan de Dieu » de Bossuet; mais il en garde le providentialisme. Ce providentialisme prend l'aspect métaphorique suivant (Turgot, op. cit. page 41)

« (...) **Le genre humain, considéré depuis son origine, paraît aux yeux d'un philosophe un tout immense qui lui-même a comme chaque individu, son enfance et ses progrès** » **(3)**. On comprend dès lors qu'au XIXe siècle, A. Comte dans sa recherche de précurseur ait pu croire Condorcet sur parole et tiré Condorcet vers Turgot. On lit dans la 47e leçon du *Cours de philosophie positive* le jugement suivant :

« **Le sage Turgot, dont les précieux aperçus primitifs sur la théorie générale de la perfectibilité humaine avaient sans doute utilement préparé la pensée de Condorcet...** » .

Cette filiation n'est pas sans importance car on a longtemps vu en Condorcet le médiateur entre Turgot et A. Comte. Or les choses ne sont pas si simples, car ce jeu de classifications plus ou moins hagiographiques risque d'occulter le travail philosophique original de Condorcet autour du concept de perfectibilité. Ainsi il n'y a pas trace chez Condorcet de ce parallélisme présent chez Pascal, Turgot et Terrasson entre le développement de l'individu et le développement de l'humanité. En fait, Condorcet ne réduit jamais la perfectibilité à un progrès pré-formiste ou providentialiste : mais il ne cédera pas pour autant à une dénégation des progrès positifs de l'humanité. Mais alors pourquoi veut-il voir chez Turgot un concept qui est en fait défini chez Rousseau ?

Peut-être parce qu'au moment où Condorcet rédige *l'Esquisse*, Rousseau n'est plus une référence philosophique mais bien un enjeu politique. Ainsi en se référant à Turgot pour penser le devenir de l'humanité, Condorcet affirme un enjeu politique. C'est au nom de Rousseau et de l'obscurantisme vertueux et spartiate qu'on lui prêtait que la Terreur ferme les Académies, diffère l'instauration de l'instruction publique, organise des pratiques politico- religieuses cléricales, et que mettant en place une démocratie directe et unanimiste on menaçait la république parlementaire. Il fallait donc forcer le trait et en appeler à la tradition des lumières dont le symbole politique restait à ses yeux son ami Turgot. Car c'est dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* que Rousseau produit le concept philosophique de perfectibilité. On y lit (page 142 op. cit., Pléiade,

tome III, voir aussi pages 1317 à 1319) :

« (...) Il y a une (...) différence de l'homme et de l'animal (...) c'est la faculté de se perfectionner; faculté, qui à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce, que dans l'individu (...). Pourquoi l'homme est-il sujet à devenir imbécile ? (...) l'homme rependant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir retombe ainsi plus bas que la bête même ? »

(4)

C'est la référence implicite à ces lignes de Rousseau qui peut expliquer la différence des titres des deux ouvrages de Turgot et de Condorcet : là où Turgot parle de progrès *successifs*, Condorcet parlera de tableau *historique* des progrès de l'esprit humain. (Car pour Condorcet rien n'est plus fragile que la marche de l'humanité).

Il y aurait une origine rousseauiste de la perfectibilité chez Condorcet, que la tradition positiviste fascinée par la prémonition de la « loi des 3 états » chez Turgot aurait négligée : peut-être parce que Saint-Simon et A. Comte influencés par les penseurs rétrogrades de la Restauration (Bonald et de Maistre) ne supportaient pas l'idée d'un futur ouvert et indéfini devant l'humanité incompatible avec leur providentialisme continuiste plus ou moins laïcisé. Saint-Simon n'écrit-il pas (dans *L'Organisateur*, Neuvième lettre 1819, cité dans Baker, *Condorcet*, 1988 page 491) :

« La loi supérieure des progrès de l'esprit humain entraîne et domine tout ; les hommes ne sont pour elle que des instruments (...). Tout ce que nous pouvons c'est obéir à cette loi (notre véritable Providence) avec connaissance de cause, en nous rendant compte de la marche qu'elle nous prescrit, au lieu d'être poussée aveuglément par elle. »

Or, pas de trace de providentialisme dans le concept de perfectibilité chez Condorcet : il y a pour lui une part irréductible d'aléatoire, de contingence et d'historicité dans le devenir humain. (Voir C. Kintzler, *Condorcet*, chapitre III, 1984). Ce que l'homme peut faire c'est opposer le « hasard à lui-même » (*l'Esquisse*, Xe époque, page 273) par son ingéniosité et sa vigilance.

Perfectibilité, progrès, perfectionnement

Il y a chez Condorcet un travail philosophique sur les concepts de perfectibilité (venant de Rousseau) et de progrès positif (venant de Turgot). Notre hypothèse est que Condorcet donne un contenu positif et non providentiel au concept de progrès mais en conservant la conscience du négatif, de l'obstacle, du contingent, de l'erreur contenue dans le concept rousseauiste de perfectibilité. De cette confrontation philosophique, Condorcet produira une théorie du perfectionnement de l'humanité (terme qui revient le plus souvent sous la plume de Condorcet). Mais il faut noter que *l'Esquisse* puis le *Fragment sur l'Atlantide* renferment des accents prophétiques troublants qui pouvaient occulter l'aspect dialectique et historique de sa problématique de la perfectibilité.

De « l'espérance consolante » à l'espérance mathématique

Condorcet n'a pas toujours eu cette admiration unilatérale vis-à-vis du prophétisme de Turgot; une pointe d'ironie ne perce-t-elle pas dans les lignes suivantes qui datent de 1785 (*Essai sur l'application de l'analyse...*, Paris, l'Imprimerie royale, Discours préliminaire, page 1) :

« Un grand homme [Turgot] (...) était persuadé que les vérités des sciences morales et politiques, sont susceptibles de la même certitude que celles qui forment le système des sciences physiques. (...) Cette opinion lui était chère parce qu'elle conduit à l'espérance consolante que l'espèce humaine fera nécessairement des progrès vers le bonheur et la perfection, comme elle en a fait dans la connaissance et la vérité. »

Condorcet va conserver cette espérance mais au contact du calcul des probabilités et des analyses rousseauistes il va en donner une nouvelle définition positive et prospective à la fois. La probabilité mathématique appliquée à l'avenir humain lui permet de vider la notion de progrès cumulatif et linéaire présent chez Turgot de son contenu prophétique et providentialiste **(5)**. Mais en

revanche le calcul des probabilités lui permet de rendre raison en termes positifs de la part d'aléatoire et de contingence présente dans le concept rousseauiste de perfectibilité. Ce sera l'apport spécifique de Condorcet, réalisé dans *l'Esquisse*, d'avoir tenté « **une démonstration historique de la capacité de la raison à transformer la société au moyen d'un art politique rationnel** ». Baker, *Condorcet* (traduction française, Paris 1988, page 452).

La probabilité mathématique dialectise le progrès positif de Turgot et la perfectibilité indéfinie voire indécise de Rousseau. Refusant comme obscur le calcul des probabilités, la tradition positiviste ne pouvait pas voir que cet outil mathématique était destiné à critiquer ensemble les deux thèses philosophiques de Rousseau et de Turgot : l'une comme providentialiste, qui retirait à l'homme sa liberté ; l'autre comme abstraite et par trop psychologique qui en venait à retirer toute crédibilité aux oeuvres humaines concrètes et aux lumières.

L'espérance théologique ou éthique devenait mathématique mais sans devenir réductrice : il s'agissait dès lors de calculer les chances de l'homme et de tracer le « tableau de nos espérances » (6).

Les progrès seront dits indéfinis et non infinis devenant plus précise cette nouvelle espérance pouvait donner lieu à une mobilisation (7). Selon Condorcet, cette puissance de calcul que Leibnitz attribuait à Dieu peut être celle de l'humanité elle-même surtout depuis que la Révolution permettait d'entrevoir le règne de l'égalité parmi les hommes (8).

C'est avec ce concept complet de perfectionnement que Condorcet pense pouvoir surmonter les obstacles qui se dressent devant la marche de l'humanité. Car l'existence tenace de toutes sortes d'obstacles non seulement ralentit mais remet en cause radicalement toute tentative de prophétisme euphorique sur l'avenir humain : les *Cinq Mémoires* et le *Rapport* d'avril 1792 puis *l'Esquisse* feront le compte de ces obstacles ; l'originalité de Condorcet sera d'affirmer, allant plus loin que Rousseau, que les obstacles pouvaient être des éléments constitutifs du perfectionnement de l'humanité en même temps qu'une menace mortelle et résurgente.

Historiques ou naturels... il y a des obstacles...

Une réflexion attentive aux divers obstacles rencontrés dans l'histoire des hommes ou dans la condition même de l'homme permet à Condorcet d'échapper au prophétisme eschatologique de Turgot et de la tradition qu'il fonde (« l'idéologie du progrès » au XIXe et XXe siècles dénoncée par Lévi-Strauss dans *Race et Histoire*). Ces obstacles sont de deux sortes et sont tour à tour examinés par Condorcet :

- des obstacles historiques : ces obstacles sont contingents (mais qu'il convient d'étudier une fois que l'humanité les a surmontés). *L'Esquisse* tente de les comprendre et de les classer.
- des obstacles naturels : ils sont inévitables puisqu'ils sont liés à la nature et aux limites de l'homme et du savoir d'une société. *L'Esquisse* mais aussi le *Rapport* relèveront ces obstacles inévitables.

Les obstacles historiques

Ces obstacles peuvent être classés et analysés après coup : des individus, des sociétés, des régimes politiques, des corporations, des sectes cléricales peuvent vouloir, pour ne pas être critiqués, abolir toute possibilité de progresser. C'est sans doute ce que Condorcet redoute dans les phantasmes obscurantistes et spartiates de ses contemporains. La révisabilité raisonnée et l'esprit critique, caractéristiques de la philosophie des Lumières au contraire mettent en communication et divulguent les secrets et les injustices. C'est cet effort de liberté de pensée que Condorcet salue dans *l'Esquisse* à travers de grandes figures : Socrate, Galilée, Descartes, les Encyclopédistes et ... Turgot. C'est en réfléchissant aux erreurs commises par ces grands esprits qu'il en réaffirmera la positivité. On lit dans *l'Esquisse* (Garnier-Flammarion, page 211) à propos de Descartes :

« **L'audace même de ses erreurs sert aux progrès de l'espèce humaine.** » Progresser c'est savoir pourquoi on s'était trompé si longtemps auparavant. C'est le sens de la citation suivante de

l'Esquisse (op. cit. page 67) :

« Nous exposerons l'origine, nous tracerons l'histoire des erreurs générales qui ont plus ou moins retardé ou suspendu la marche de la raison (...). »

La contingence de ces obstacles en montre à la fois le danger mais aussi la positivité : l'homme y apprend à être plus vigilant et plus ingénieux. C'est ainsi que Condorcet dans l'article de janvier 1793 dans *La chronique du mois* peut écrire :

« Un peuple éclairé confie ses intérêts à des hommes instruits mais un peuple ignorant devient nécessairement la dupe des fourbes (...). »

D'où, à la fin de *l'Esquisse* la référence à l'Atlantide destinée à montrer une humanité perfectible et curieuse. C'est parce qu'il sent une menace sur les acquis de la Révolution et de l'Europe éclairée que Condorcet dans les *Cinq Mémoires* se bat contre Marat et contre ceux qui voulaient fermer les académies. L'humanité par son historicité même est menacée par elle-même. Voilà pourquoi en présentant la Société Nationale dans le *Rapport* il en appellera à la vigilance et au perfectionnement de l'humanité (9). C'est pour tirer les leçons de l'histoire et des erreurs que la liberté de pensée doit être respectée. L'avènement de la révolution puis de la république peut amener à croire que certaines erreurs ne sont plus possibles : la République soucieuse des droits de l'homme instaurera l'égalité et la liberté, même si provisoirement - pendant la Terreur - ces acquis sont oubliés. Mais pour qu'il n'y ait pas de remise en cause massive et durable des lumières des conditions doivent être réunies. C'est le sens du solennel avertissement à la fin du *Premier Mémoire* (premier volume pages 79 et 80) qui contraste avec la prosopopée de l'instruction publique (*Troisième Mémoire*, premier volume, Edilig 1989, page 154) :

« Au milieu du choc des passions et des intérêts, pendant que le génie déploie son activité, que l'industrie multiplie ses efforts, elle (l'instruction publique) veillera sur cette égalité précieuse, premier bien de l'homme civilisé; elle distribuera d'une main sage et équitable les dons que la nature a semés au hasard. »

L'instruction publique protégée des pressions politiques et cléricales, « au-dessus de la mêlée » , anticipera sur un état meilleur de l'humanité et par là même en accélérera la venue ; mais à ces obstacles historiques liés aux passions et aux égoïsmes, corporatismes, despotismes et cléricatismes, Condorcet ajoute l'analyse de divers autres obstacles plus pernicioeux et qui pourraient ruiner tous les efforts précédents de l'humanité.

Les obstacles inévitables

Alors que Turgot aplanissait toute difficulté par une progressivité consolante tracée d'avance et que Rousseau oscillait, devant les maux des hommes, entre le désespoir et le volontarisme juridicopédagogue, Condorcet va, lui, tenter de penser dialectiquement les obstacles eux-mêmes comme des occasions de perfectionner l'humanité, appliquant en cela l'analyse de Rousseau sur la perfectibilité. Si Condorcet ne parle jamais d'un progrès unique mais bien des progrès ou encore d'un perfectionnement c'est qu'il se réfère à trois grands obstacles que l'homme ne pourra jamais surmonter en même temps ni tout à fait :

- un obstacle d'ordre cosmologique
- un obstacle d'ordre psychologique et anthropologique
- un obstacle d'ordre épistémologique

C'est la combinaison de ces trois obstacles qui devrait tempérer sans cesse, nous préviennent les *Cinq Mémoires* et le *Rapport*, l'enthousiasme prophétique et révolutionnaire : tout ne sera pas fait en une génération et l'ambition de « former un homme nouveau » doit être un idéal ; d'où la critique clé l'enthousiasme dans la Note E du *Rapport* ; l'enthousiasme risquant de faire oublier l'essentielle faillibilité d'un régime, d'une conscience ou d'une doctrine - même juste.

L'analyse de ces obstacles va apporter à Condorcet la clef de l'énigme et la voie de conciliation

dialectique entre Turgot et Rousseau, voie peut-être insoupçonnée par la tradition positiviste. Condorcet retourne, en effet, la perfectibilité du *Second Discours* de Rousseau contre le pessimisme politique et épistémologique du *Premier Discours* (sur les sciences et les arts) ; de l'analyse de ces trois obstacles naîtront des solutions appropriées :

- *L'obstacle cosmologique* : les contraintes cosmologiques (écologiques) doivent être pensées et c'est par leur présentation que débute *l'Esquisse*. L'homme pourrait progresser, « **du moins tant que la terre occupera la même place dans le système de l'univers, et que les lois générales de ce système ne produiront sur ce globe, ni un bouleversement général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés, et d'y trouver les mêmes ressources** » (*l'Esquisse*, op. cit. page 81) (10). Nous sommes prévenus : toute innovation scientifique ou technique devra intégrer ce paramètre cosmologique.

- *L'obstacle psychologique et anthropologique* : l'esprit de l'homme est dépendant de ce qui d'abord l'entoure et le limite : à chaque génération il faut tout réapprendre. Cette faculté de recevoir des sensations est très limitée. On lit dans *l'Esquisse*, op. cit. page 79 :

« **Cette faculté (de recevoir des sensations) se développe en lui par l'action des choses extérieures (...). Il l'exerce également par la communication avec des individus semblables à lui ; enfin, par des moyens artificiels, qu'après le premier développement de cette même faculté, les hommes sont parvenus à inventer.** » Cependant ces signes peuvent être combinés, classés, mémorisés et pensés. Les moyens artificiels permettent d'accélérer les échanges, donc d'une génération sur l'autre d'émettre plus de signes pendant le même laps de temps. *L'Esquisse* fait l'histoire de ces médiations signifiantes (l'écriture alphabétique, les livres, les bibliothèques, les académies, l'instruction publique, ...). Mais ces moyens artificiels doivent être maîtrisés et se combiner entre eux (11).

Or les facultés de l'homme restent les mêmes : comment concilier ce fait avec la complexification des signes et des connaissances ? *L'Esquisse*, op. cit. page 278, énonce le paradoxe mais en indique aussitôt après l'exigente solution :

« **La vigueur, l'étendue réelle des têtes humaines sera restée la même ; mais les instruments qu'elles peuvent employer se seront multipliés et perfectionnés.** »

En ce sens, comme l'indique C. Kintzler (op. cit. chapitre 111, 1984), les progrès de l'esprit sont compatibles avec la permanence des facultés. Mais on le sent implicitement, à une condition : il faut de mieux en mieux instruire les enfants. La puissance publique doit l'instruction aux enfants proclamera le *Premier Mémoire*. Cet obstacle psychologique et anthropologique fait pressentir l'obstacle majeur signalé par la Note K du *Rapport*.

- *L'obstacle épistémologique* : on lit dans la Note K (page 133) un argument où Malthus a sans doute trouvé l'origine de sa problématique (12) :

« **Si donc la prospérité n'augmente pas sans cesse, la société tombe dans un état de souffrance. Cependant, les premiers moyens de prospérité ont des bornes; et si de nouvelles lumières ne viennent en offrir de plus puissantes, les progrès mêmes de la société deviennent les causes de sa ruine (...). Il faut donc que les lumières se trouvent toujours au-delà de celles qui ont dirigé l'établissement du système social.** »

C. Kintzler, op. cit. commente (page 93) :

« **Mécanisme aveugle, le progrès est aussi tâche à accomplir parce qu'il y a du progrès, il faut progresser.** » Ce progrès n'est pas prévu - ceci répond à Turgot - ; mais il ne peut attendre - ceci répond à Rousseau -. Le perfectionnement de l'humanité est affaire de choix intellectuels, épistémologiques et politiques. Le cadre de référence où ces choix se combinent au mieux est pour Condorcet la République; toute la Révolution tend vers l'instauration de ce régime; elle fait progresser l'humanité. En effet, seul un régime guidé par les lumières et le bien public et non par le fanatisme clérical de la vertu peut tenter de comprendre ses propres limites et préparer l'avenir.

On l'aura compris, d'une génération sur l'autre il faut réorganiser les savoirs qui s'accumulent et se juxtaposent anarchiquement. De plus, avec les avancées techniques des besoins apparaissent ainsi que des effets sociaux et intellectuels inattendus comme nous le dit aussi A. Smith. Si la puissance publique et l'opinion éclairée ne sont pas vigilantes, la masse des connaissances peut crouler sous son propre poids créant des contradictions dont les Discours de Rousseau nous signalent quelques exemples. Comment peut-on ainsi risquer de se retrouver pauvre au milieu de tant de richesses ?

Comment sortir de ce paradoxe ?

La réponse volontariste de Condorcet

Il faut donc des instances dans la société qui anticipent et diagnostiquent l'état actuel des connaissances et des techniques : ces instances régulatrices doivent organiser sans cesse la masse croissante des connaissances scientifiques et techniques et réfléchir sur les éventuels obstacles rencontrés par l'essor des lumières. Ainsi l'ambition de *l'Esquisse* est-elle de repérer les erreurs passées pour en préserver l'humanité. Intellectualisés et pensés, les erreurs passées et les obstacles deviennent l'occasion de trouver de nouvelles solutions. On lit dans *l'Esquisse*, op. cit. pages 227-279 :

« Mais comme à mesure que les faits se multiplient l'homme apprend à les classer, à les réduire à des faits plus généraux (...) les vérités dont la découverte à coûté le plus d'efforts (...) sont bientôt après développées et prouvées par des méthodes qui ne sont plus au-dessus d'une intelligence commune. »

Il faut dans la société des lieux où des esprits indépendants se forment et forment d'autres esprits : les progrès futurs de l'humanité sont conditionnés par la qualité de l'instruction publique et par l'indépendance des Sociétés savantes et des Académies. Ces deux thèmes traversent les *Cinq Mémoires et le Rapport* d'avril 1792. Les enfants doivent s'instruire et les savants doivent avoir les moyens de chercher car, par cela même, sont rendus pensables les obstacles futurs que l'humanité ne manquera pas de rencontrer (13).

Cette transposition des obstacles en moyens de progrès est cependant conditionnelle et risquée, toujours remise en question. La puissance publique n'aime pas toujours l'indépendance d'esprit des maîtres, des savants, des étudiants et des chercheurs. Seule la République, amie des sciences et des lumières va au-devant de sa propre révisabilité.

La solidarité des instances régulatrices

La masse de vérités ne doit pas être laissée à elle-même ou gérée par les seuls pouvoirs économiques, cléricaux voire militaires ; il faut des instances régulatrices à qui l'on reconnaîtra une entière indépendance pour atteindre un triple but :

- un but démultiplicateur
- un but préventif
- un but heuristique

En précisant encore ces buts on pourra aisément identifier ces instances : il faudra donc devant la masse des vérités freiner certaines recherches ou innovations qui mettent en péril l'équilibre écologique, par exemple ; de plus il faudra arrêter certaines recherches menaçant l'existence de l'humanité ; il faudra enfin faciliter pour l'avenir d'autres découvertes en classant et en diffusant les connaissances (c'est le rôle des Musées ou des Académies). Par son travail d'élémentarisation didactique, l'instruction publique est une des instances régulatrices les plus importantes car elle permet à chaque citoyen de ne pas être un étranger dans son propre monde.

Dès le *Premier Mémoire*, (premier volume, page 39), Condorcet justifie l'instruction publique comme préparation aux diverses professions mais aussitôt notre philosophe élargit la perspective à l'humanité toute entière (op. cit. page 42 et Note 9) : l'engendrement des générations se conjuguant avec l'engendrement des savoirs, nul terme ne peut être « assigné (...) à ce perfectionnement ».

L'obligation scolaire et la qualité de l'école républicaine constitueront les premières grandes régulations dont la note K du *Rapport* nous faisait sentir la nécessité. On lit dès le *Premier Mémoire* (op. cit. page 45) :

« On ne doit point regarder comme un obstacle à ce perfectionnement indéfini, la masse immense des vérités accumulées par une longue suite des siècles. Les méthodes de les réduire à des vérités générales, de les ordonner suivant un système simple, d'en abrégier l'expression par les formules plus précises, sont aussi susceptibles des mêmes progrès ; et plus l'esprit humain aura découvert de vérités, plus il deviendra capable de les retenir et de les combiner en plus grand nombre ».

L'expression « **capable de** » renoue avec le vocabulaire psychologique de Rousseau ; mais ici avec un sens plus gnoséologique et épistémologique. On pourra mieux percevoir la solidarité de l'instruction publique et du réseau des Académies pour Condorcet : les Académies seront donc une seconde instance régulatrice du perfectionnement humain. Les académies en résumant les savoirs et en unifiant les langues utilisées anticipent sur un monde plus « habitable » et facilitent la tâche des maîtres d'école et des savants. Toutes ces instances s'enrichissent mutuellement. On lit dans *l'Esquisse* (op. cit. pages 289-290) :

« Les progrès des sciences assurent les progrès de l'art d'instruire qui eux-mêmes accélèrent ensuite ceux des sciences ; et cette influence réciproque, dont l'action se renouvelle sans cesse, doit être placée au nombre des causes les plus actives, les plus puissantes du perfectionnement de l'espèce humaine. »

Voilà pourquoi les *Cinq Mémoires* et le *Rapport* ne font pas de l'école un lieu de pouvoir politique mais bien un lieu où l'amour de la vérité triomphe. Voilà pourquoi l'école ne doit pas refléter le monde présent (la même idée se retrouve chez Kant). (Voir la note Laïcité et les introductions du premier volume).

Deux autres instances régulatrices domestiquent tous les obstacles repérés auparavant :

- les droits de l'homme et la République (qui constituent l'instance politique) ;
- la libre circulation des biens (qui constitue l'instance économique).

La citation suivante tirée des *Réflexions sur le commerce des blés* montre la solidarité entre les deux dernières instances régulatrices :

« Il n'est pas indifférent pour une nation d'augmenter la masse des subsistances produites par son sol, ou d'augmenter les produits de son industrie assez pour en acheter de l'étranger, une quantité égale de subsistance :

- 1) parce que c'est une cause de trouble et de faiblesse pour une nation, que de dépendre habituellement des étrangers pour une partie de sa subsistance ;**
- 2) parce que les propriétaires et les cultivateurs sont plus intéressés que les autres citoyens à ce que le pays qu'ils ne peuvent quitter soit gouverné par de bonnes lois ;**
- 3) parce que l'agriculture forme des hommes plus forts, parce que ses travaux et ceux des métiers pénibles dont elle a besoin éloignent davantage les hommes de la débauche, et que, les dispersant plus également sur les terres, ils les empêchent de se corrompre. »**

Cette solidarité entre toutes les instances régulatrices vise à assurer l'avenir mais surtout à faire advenir le règne de l'égalité entre les hommes et entre les nations (14). On lit dans *l'Esquisse*, op. cit. page 276 :

« Ces diverses causes d'égalité n'agissent point d'une manière isolée; elles s'unissent, se pénètrent, se soutiennent mutuellement, et de leurs effets combinés résulte une action plus forte, plus sûre, plus constante. Si l'instruction est plus égale, il en naît une plus grande égalité dans l'industrie, et dès lors dans les fortunes; et l'égalité des fortunes contribue

nécessairement à celle de l'instruction, tandis que l'égalité entre les peuples, comme celle qui s'établit pour chacun, ont encore l'une sur l'autre une influence mutuelle. »

Et dans la suite Condorcet d'évoquer l'espérance presque certaine qui résulte de ces progrès. Nous sommes ici aux antipodes de l'espérance consolante dont nous étions partis avec la citation de 1785 qui visait Turgot.

Entre le pessimisme de Rousseau et l'optimisme de Turgot, le méliorisme de Condorcet

L'originalité de Condorcet n'est pas seulement d'échapper aux deux dangers signalés en exergue par P. Valéry; il prend en compte la positivité des sciences et des arts signalée par Turgot l'invention de l'écriture ou encore de l'imprimerie) mais il n'en fait pas une norme rigide et dogmatique (aucun scientisme chez Condorcet). Et même s'il cède à un certain prophétisme dans *l'Esquisse* - ce qui s'explique par un contexte immédiat bien connu - on peut avancer que développant et dépsychologisant l'idée de perfectibilité rousseauiste il parvient à une nouvelle approche de l'idée de progrès. Le concept de perfectionnement conditionnel de l'humanité (car il faut surveiller les progrès aveugles par le jeu des différentes *instances régulatrices*) permet à Condorcet d'échapper au providentialisme optimiste de Turgot et au pessimisme vite obscurantiste du rousseauisme. Il ne faut pas subir le réel mais par l'instruction publique, les Académies, les Droits de l'homme et la République, opposer le hasard à lui-même pour produire une avancée des lumières et de l'égalité. Ni pessimiste, ni optimiste, Condorcet serait plutôt mélioriste; la simple définition de ce terme, en résumant l'oeuvre de notre philosophe, nous servira de conclusion (15) :

« méliorisme : doctrine selon laquelle le monde peut être rendu meilleur par les efforts de l'homme convenablement dirigés. »

Charles COUTEL
Arras

NOTES

(1) Voici ces lignes de *l'Esquisse* (IX Époque, page 231, Garnier-Flammarion): « **Enfin on y vit une doctrine nouvelle qui devait porter le dernier coup à l'édifice chancelant des préjugés. c'est celle de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, doctrine dont Turgot, Price et Priestley ont été les premiers et les plus illustres apôtres. »**

Dans la suite Condorcet s'attaque à la doctrine des sceptiques et des rousseauistes qui remettent en cause l'existence des progrès des lumières et de la fonction émancipatrice de la raison; sceptiques et obscurantistes qui par leurs analyses dispensent la vertu d'être éclairée. (Ibidem page 232).

(2) Pour une confrontation entre Turgot, Bossuet et Condorcet, voir pages 215 à 228 de l'ouvrage de G. Sorel, *Les illusions du progrès*, 1921, Slatkine 1981.

(3) Cet énoncé préfigure, bien sûr, la « loi des trois états » d'A. Comte et sera en 1754 explicité par l'Abbé Terrasson qui écrit: « **Les progrès de l'esprit humain dans le cours des siècles, font une suite d'une loi naturelle exactement semblable à celle qui fait croître un homme particulier en expérience et en sagesse depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. »** Cette vue parallèle du développement de l'individu et du développement de l'espèce vient de Pascal et s'inscrit dans la querelle des Anciens et des Modernes; mais a-t-elle un réel statut philosophique chez Turgot? On comprend en revanche que Comte cherche à tirer Condorcet vers Turgot si l'on se souvient du rôle fondamental de la « loi des trois états » dans le positivisme.

J. Muglioni a bien montré la richesse de cette loi dans l'histoire des sciences et dans la philosophie de l'histoire d'A. Comte (*Cahiers de l'OFRATEME* 1975-1976, pages 98 à 105): « **Il existe un état théologique de toute recherche (...). C'est ainsi que la sociologie, la dernière et la plus difficile des sciences, est encore aux mains des sophistes. »** Sur les rapports entre A. Comte et Condorcet voir la communication de J. Muglioni au Colloque Condorcet, juin 1988, Paris, Minerve, 1989.

(4) En 1976 dans le Numéro spécial sur Condorcet des *Cahiers de Fontenay*, M. CrampeCasnabet écrit page 40 : « **La question du progrès se confond conceptuellement avec celui de la perfectibilité humaine dont la philosophie du temps admet qu'elle est indéfinie, inscrite, cela va de soi, dans la nature de l'homme. Mais le problème est de savoir si cette perfectibilité ne fait que s'expliciter d'une manière inévitable, continue, en un mot naturelle, ou si elle doit être provoquée pour passer de l'état virtuel à l'acte. L'idéologie la plus répandue semble reconnaître que la perfectibilité se développe naturellement, selon un schéma qui récupère le modèle préformationniste de l'évolution biologique. Rousseau reste, en France, un de ces isolés qui contestent que la perfectibilité ne saurait**

s'expliciter naturellement, mais qu'elle ne peut se développer qu'à l'occasion de circonstances extérieures, de catastrophes géologiques, ce qui, manifestement, exprime, métaphoriquement, la nécessité de donner un statut conceptuel à la discontinuité, à l'extériorité, au négatif. Il reste que, si la perfectibilité est vouée à un développement continu et de soi, nécessaire, elle semble exclure non seulement tout retour en arrière de l'esprit, mais aussi, toute stagnation. »

Voir sur ce point V. Goldschmidt, *Anthropologie et Politique*, Paris, Vrin, 1983 (pages 288 à 292 sur le concept de perfectibilité chez Rousseau).

(5) Sur le lien entre la physiocratie et le providentialisme voir M. Crampe-Casnabet, *Condorcet lecteur des lumières*, 1985, page 50.

(6) Cette expression figure dans *l'Esquisse* page 86, Paris, Garnier-Flammarion.

(7) Rappelons que l'espérance mathématique est le produit d'un gain aléatoire par la probabilité de ce gain. Dans le Nota de l'édition de 1793 du *Rapport* consacré à l'application du calcul des probabilités aux sciences morales et politiques, page 104 de l'édition Compayré, on lit: « **Peut-être même que, dans plusieurs branches des sciences politiques approchons-nous du terme où tout ce que la raison peut faire seule sera épuisé, où l'application du calcul deviendra le seul moyen de faire de nouveaux progrès.** »

(8) M. Crampe-Casnabet, op. cit. 1976 page 25 écrit :

« **L'homme des lumières, capable d'opposer le hasard à lui-même; parce qu'il connaît les lois de la combinatoire, voit son pouvoir de décision et de prévision fondé sur la reconnaissance de ses limites mais connaître cette forme de nécessité qu'exhibe la combinatoire, c'est dominer la contingence aveugle. L'homme des lumières, le citoyen de la démocratie, se substitue au Dieu de la métaphysique leibnizienne.** »

(9) « **Ce n'est plus de l'instruction des enfants ou même des hommes, qu'il s'agit, mais de l'instruction de la génération entière, du perfectionnement général de la raison humaine.** » Rapport page 49, édition Compayré.

(10) Dans un article intitulé « La décadence de l'idée de progrès » dans la *Revue de métaphysique et de morale*, Numéro 4, 1987, page 439, G. Canguilhem écrit :

« **Le paradoxe, chez Kant, comme chez Condorcet c'est que le progrès indéfini des progrès humains soit subordonné à une loi de constance cosmologique.** »

Sur l'idée de progrès chez Kant, voir A. Philonenko, *Études kantienne*, Paris, Vrin, 1982, pages 52 à 75.

(11) D'où le problème crucial de savoir si tous les médias se valent pour la conservation de la mémoire de l'humanité. (Voir G. Canguilhem, article cité page 445).

(12) Malthus critique l'idéalisme de Condorcet: la population viendra vite à bout des ressources alimentaires de la planète; mais pendant ce temps, rétorque Condorcet, l'humanité pourra, rejetant ses préjugés, développer... la contraception.

(13) Citons cet extrait peu connu où, à l'occasion de la construction d'un canal, Condorcet expose sa théorie dialectique des obstacles et des solutions face à ces obstacles (O.C. Arago XI, pages 325-326) :

« **On n'a jamais dit que l'exécution du canai souterrain de Monsieur Laurent fût impossible. dans ce genre, presque tout est possible. Le ciel d'un canal souterrain ne se soutient-il pas, on le voûte; l'eau qu'il fournit ne suffit-elle pas, un en prend d'une rivière voisine; cette ressource est-elle encore insuffisante, des rigoles y conduiront l'eau des rivières plus éloignées; on peut enfin former un lac artificiel nourri par les eaux de pluie. On est de même sûr que plus on multipliera les moyens de ce genre, et par conséquent plus l'ouvrage sera défectueux, plus aussi il excitera l'admiration. Il faudra des recherches que, le canal une fois construit, personne ne s'avisera de faire, pour prouver qu'il existait des moyens beaucoup plus simples de parvenir au même but.** »

14) L'égalité dans l'instruction publique est donc un facteur essentiel pour le perfectionnement (je l'espèce humaine : voilà pourquoi la Note 1 insiste à ce point sur la question de la gratuité scolaire. Il y reviendra de nouveau en janvier 1793 à la suite du Discours de Romme du 2ü décembre. Il y allait de l'essentiel. Se souvenant du Rapport d'avril 1792, J. Ferry dans le discours à la salle Molière, s'écrit le 10 avril 1870 :

« **L'égalité, Messieurs, c'est la loi même du progrès humain!** »

(15) Vocabulaire de la philosophie Lalande, Paris, PUF 1968, page 606. Sur le méliorisme de Condorcet voir la communication de L. Loty au Colloque Condorcet, juin 1988, Paris, Minerve 1989.